

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

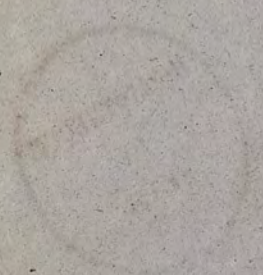


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBRETE EGALITE

LA TRINITE

LE

GRAND-BAILLIAGE,

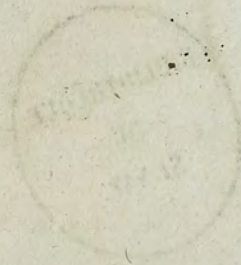
Comédie historique.



10

CHAS. H. HARRIS

CHAS. H. HARRIS



LE
GRAND-BAILLIAGE,
Comédie historique.

EN TROIS ACTES ET EN PROSE ;

*REPRÉSENTÉE à Rouen, depuis le 8 Mai 1788
jusqu'au 9 Octobre de la même année, par une
troupe de Baladins, qui a été sifflée par tous les
bons Citoyens.*



A HARCOURT,

Et se trouve A ROUEN,

Chez LIBERTÉ, à la JUSTICE TRIOMPHANTE;

A 7 8 8.

GRAND JURY

RETURNED



LIBRARY

OF THE

STATE

AVIS DE L'AUTEUR.

*J*E n'avais point fait cette plaisanterie avec le projet de lui donner les honneurs de l'impression ; mais quelques amis , qui en ont pris lecture , m'ont conseillé de la donner au Public. Cette faible production n'a aucun mérite littéraire ; elle n'a que celui d'être attachée , par son sujet , à une époque qui sera très mémorable dans l'histoire de ce siècle , & de dénoncer à la Nation la honte & la turpitude d'un Tribunal , que sa bassesse a dévoué au mépris Public. On y trouvera des Personnages qui étaient destinés à l'oubli ; mais leur honteuse conduite les rappellera à la mémoire , comme celui de ce fou qu'on ne se rappelle qu'avec le souvenir douloureux de son action sacrilège : comme lui , ils eussent mis le feu au Temple de cette Divinité bienfaisante , protectrice de notre liberté & de nos propriétés ; ils doivent être comme lui l'objet de l'exécration de ce siècle & des siècles à venir , si leur abjection ne les sauve de cette malheureuse célébrité.

NOMS DES ACTEURS.

M. LE DUC DE BEUVRON.

M. LE MARQUIS D'HARCOURT, Commandant
à Rouen.

D'OSMONT, Concierge du Vieux-Palais.

VILLEMONT, grand Prévôt.

FLAMBARD, Lieutenant de la Maréchaussée.

LE BOULLENGER, Lieutenant - Général du
Grand - Bailliage.

MOULIN, Lieutenant - Criminel.

SACQUÉPÉE, Avocat du Roi.

VASSE DU SAUSSAY, Procureur du Roi.

TRUGARD DE MAROMME, Lieutenant de
Police.

RENARD, Commissaire, Conseil ordinaire de la
Maison d'Harcourt.

LE BOULLENGER, Imprimeur du Parlement.

HAVAS, Inspecteur de la Librairie.

DE MAUSSION, Intendant.

UN MAITRE de Billard.

LE COMMANDANT du Régiment.

UN CAPITAINE de la Cinquantaine.

Quelques FINANCIERS, formant la Cour du
Marquis.

Tous les autres JUGES du *Grand-Bailliage*.

*La Scène est à Rouen, dans les appartements du
Marquis d'Harcourt.*

Le Grand - Bailliage,

Comédie historique.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. LE DUC DE BEUVRON, M. LE
MARQUIS D'HARCOURT, LE
CHEVALIER D'OSMONT, FLAM-
BARD, RENARD.

M. LE DUC DE BEUVRON, *au Marquis
d'Harcourt.*

MARQUIS, voici votre Brevet de Com-
mandant arrivé ; je craignais fort qu'on ne
nous le refusât ; le Ministre craint votre
inexpérience, mais je l'ai rassuré ; je vous
laisse sous la conduite de trois hommes

8 Le Grand-Bailliage,

capables de vous bien diriger. D'Osmond se fourre par-tout ; s'il y a quelques repas de Communauté , il s'y fera mener , & c'est dans ces goguettes-là que l'on parle à cœur ouvert ; le vin fait dire la vérité. Quant à Flambard , vous pouvez compter sur lui ; il n'aime personne , personne ne l'aime ; c'est un caractère excellent pour faire une police rigoureuse. Mais voilà la perle de nos amis , *(en frappant sur l'épaule de Renard)* c'est un homme de confiance ; vous pouvez l'employer à tout ; il n'a point de scrupule : aussi je lui promets une pension ; le Duc d'Harcourt en a déjà parlé : encore quelque coup de main , & il l'obtiendra. Pour vous , Marquis , laissez-vous tout bonnement conduire ; voici une occasion de se faire connaître , ne la négligez pas.

M. LE MARQUIS D'HARCOURT.

Je suis confus de toutes vos bontés , M. le Duc , & vais faire l'impossible pour m'en rendre de plus en plus digne ; la commission que vous me laissez est délicate , je le sens ; mais , graces aux conseils de ces Messieurs , j'espère m'en bien tirer.

LE DUC.

Vous vous en tirerez à merveille , Marquis ,

Comédie historique. 9

quis : d'ailleurs , le plus fort est fait ; il paraît que les Parlements sont renvoyés pour toujours. M. de Lamoignon est un homme ferme , qui ne reculera pas : ainsi , il n'y a pas d'inquiétude des revenants. Ménagez la Cour ; allez au-devant de ses desirs , c'est de-là d'où viennent les faveurs. Que nous importe le reste ? Adieu , Marquis ; vous aurez encore le Grand-Bailliage à installer , car ces petits Messieurs-là vont , sans doute , faire quelque résistance ; mais ce n'est pas une tâche bien pénible : d'ailleurs , je suis intimement convaincu qu'au fond du cœur , il sont très-contents. Vous ferez comme à la Chambre des Comptes : Renard rédigera le Procès-Verbal , & tout ira bien ; je vous laisse. Adieu.

SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ;

VASSE, *d'un air empressé.*

RENARD.

M. LE MARQUIS, voilà du nouveau ; je vois le Procureur du Roi du Bailliage qui arrive d'un air empressé.

B

10 Le Grand-Bailliage,
LE MARQUIS.

Il vient m'annoncer , sans doute , quelques
Protestations.

VASSE, *tout essoufflé.*

M. le Marquis , j'ai voulu dérober à mes
Confrères le plaisir de vous annoncer notre
soumission aux ordres du Roi.

LE MARQUIS.

Je vous remercie , Monsieur ; j'ai toujours
compté sur votre Corps ; il est trop bien
composé , pour ignorer ce qu'il doit au Roi.
Je vais lui rendre compte de son obéissance.

VASSE.

M. le Marquis , vous pouvez l'assurer que
tout a été enregistré avec acclamation. *On*
dit que les nouveaux Edits sont un bienfait
qui mérite notre reconnoissance.

LE MARQUIS.

Comment : *on dit*. . . ?

VASSE.

Oui , M. le Marquis , nous n'avons pas
eu le temps de les lire ; mais nous sommes
bien sûrs que ce sont des Loix extrêmement
sages.

LE MARQUIS.

C'est une noble confiance qui vous fait

Comédie historique. II

fait honneur , Monsieur ; j'en rendrai compte
au Roi.

V A S S E.

M. le Marquis , ma Compagnie va avoir
l'honneur de vous rendre ses devoirs ; je vais
aller la rejoindre , & me mettre en habit
plus décent.

L E M A R Q U I S.

Je la recevrai avec plaisir ; vous pouvez
l'en assurer d'avance.

(*Vasse sort.*)

S C È N E III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

L E M A R Q U I S.

JE ne m'attendois pas à si peu de résis-
tance. Ils ont bien fait , au surplus ; ils
m'évitent une corvée désagréable. Y a-t-il
quelques gens d'esprit dans cette Compa-
gnie-là ? je n'en ai jamais vu aucuns. Renard ,
vous devez connaître ces gens-là !

R E N A R D.

Comme mes poches , M. le Marquis.

B ij

12 Le Grand-Bailliage,
LE MARQUIS.

Eh bien ! donnez-moi quelques renseignements sur leur compte.

R E N A R D.

Très-volontiers , M. le Marquis ; je vais vous satisfaire en deux mots.

Le Lieutenant-Général est un jeune homme sans expérience , dont on ne peut rien dire , sinon qu'il est très-déplacé. Le Lieutenant-Criminel a de l'esprit , mais ne s'est pas occupé d'affaires sérieuses dans sa jeunesse ; cela ne peut pas avoir le tact. Le Lieutenant de Police est un imbécille dans la rigueur du mot. L'Avocat du Roi est un petit sot , qui se croit capable. Quant au Procureur du Roi , M. le Marquis l'a vu assez pour en juger. Les Juges sont pour la plupart , des gens très-bornés ; mais je dis infiniment. Il y a pourtant un certain Turgis auquel on croit de l'esprit ; mais c'est bien peu de chose ; & le total est au-dessous dumédiocre.

LE MARQUIS.

De quelle considération jouissent-ils dans la Ville ?

R E N A R D.

D'aucune , M. le Marquis.

Comédie historique. 13

LE MARQUIS.

Comment étoient-ils traités par le Parlement ?

RENARD.

Comme des polissons... Mais, j'entends le bruit de quelques Fiacres... ; ce sont ces Messieurs.

LE MARQUIS.

Je vais passer un instant dans mon cabinet. Renard, dites à mon Valet de chambre qu'il les fasse attendre.

SCÈNE IV.

LE LIEUTENANT - GÉNÉRAL , LE
LIEUTENANT - CRIMINEL , LE
LIEUTENANT DE POLICE, SAC-
QUÉPÉE , VASSE.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

MA foi , j'ai déjà oublié le discours que mon Secrétaire m'avait fait... Parlez , M. Moulin, vous avez plus d'assurance que moi.

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

C'est à vous de haranguer, Monsieur ; &

14 Le Grand-Bailliage,

vous savez, d'ailleurs, que je ne suis ici que malgré moi, & nullement disposé à complimenter.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Comment vais-je faire?

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Quoi! vous avez peur! Cela ne m'arrive jamais à moi. Parler n'est que parler.

V A S S E.

N'ayez nulle inquiétude; M. le Marquis est bon-homme.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
LE MARQUIS, *déconcerté.*

LE MARQUIS.

M ESSIEURS.....

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

M. le Marquis ... (*Un assez long silence.*)

LE MARQUIS.

Je fais....

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

M. le Marquis a appris....

Comédie historique. 15

LE MARQUIS.

Je suis instruit

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Nous n'avons fait que notre devoir.

L'AVOCAT DU ROI.

La vertu des Sujets, c'est l'obéissance.

LE MARQUIS.

Sans doute.

VASSE.

Messieurs, M. le Marquis en rendra compte
au Roi.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Au Roi ? c'est tout simple ; il faut bien
qu'il le sache.

LE MARQUIS.

Messieurs, votre visite me flatte ; & j'espère
que vous voudrez bien accepter à
dîner : je serai enchanté de vous voir.

TOUS ENSEMBLE.

Avec grand plaisir, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Eh bien, pour quel jour ?

TOUS ENSEMBLE.

Quand vous voudrez, M. le Marquis.

16 Le Grand-Bailliage,

LE MARQUIS.

Demain, si cela vous arrange.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Pour moi, je ne peux pas demain; & pourtant, je veux en être. J'aurai l'honneur de vous présenter ma femme, M. le Marquis; c'est une femme d'esprit.

LE MARQUIS.

A Jeudi.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Nous aurons cet honneur-là.

LE MARQUIS.

Je ferai prier tous vos Messieurs.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

C'est trop d'honneur que vous leur faites, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Je veux les avoir. A Jeudi; nous nous verrons plus long-temps: excusez, si je vous quitte, mais je suis accablé d'affaires.



SCENE VI.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

(Ils défont leurs robes dans l'anti-chambre.)

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Nous venons de faire une belle chose
mais nous ferons bien de ne pas nous mon-
trer en robe dans les rues.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Vous avez raison ; il faut de la prudence
dans tout cela.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Eh bien, comment avez-vous trouvé mon
discours ?

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Fort bien ; vous faites comme cela le timide ;
e Marquis l'était plus que vous, d'honneur.

L'AVOCAT DU ROI.

Il n'y a que l'habitude de parler en pu-
blic , qui donne de l'assurance.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Cela est vrai ; mais pourquoi y parlez-
vous toujours tout bas ?

18 Le Grand-Bailliage,
L'AVOCAT DU ROI.

Monsieur, je fais faire mon devoir. Messieurs, à Jeudi.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS D'HARCOURT,
RENARD, LE BOULLENGER,
Imprimeur, HAVAS.

RENARD.

MONSIEUR LE MARQUIS, voici Monsieur qui veut bien se charger de votre commission : c'est l'Imprimeur du Parlement, mais cela est égal ; vous pouvez y compter.

LE MARQUIS.

Messieurs, j'ai des ordres précis de découvrir les Auteurs & Imprimeurs des Libelles qui se répandent par-tout ; on fait que tout s'imprime à Rouen.

LE BOULLENGER.

Je découvrirai cela, M. le Marquis.

HAVAS.

Monsieur, cela n'est pas si facile que vous

Comédie historique. 19

le pensez ; les Imprimeurs ont des presses cachées.

LE MARQUIS.

Je ferai arrêter tous ceux qui auront lu les libelles , & il faudra qu'ils disent qui les leur a vendus.

RENARD.

M. le Marquis , je crois que c'est le moyen le plus sûr ; d'ailleurs , il est expéditif ; il effraiera : quand il y en aura quelques douzaines , entre quatre murailles , vous les verrez jaser.

HAVAS.

Je fais que le Portier de M. de Belbeuf a vendu plusieurs *Esprit des Edits*. C'est un ouvrage qui m'est fortement recommandé.

LE MARQUIS.

En êtes-vous sûr , Monsieur ?

HAVAS.

Rien de plus certain , M. le Marquis ; j'y ai envoyé une personne , il n'y a qu'un instant ; & tenez , voilà l'exemplaire qu'on vient de me rapporter.

LE MARQUIS.

Renard , dites à Flambard qu'il vienne. Où diable est donc cet homme-là ? jamais il ne devrait quitter mon antichambre.

C ij

20 Le Grand-Bailliage,

LE BOULLENGER.

M. le Marquis, je vous promets de vous découvrir tous les Auteurs des Pamphlets. Je vais au Palais tous les jours; on ne me suspecte pas là, & je leur tirerai les vers du nez, je vous le promets. Trop heureux, M. le Marquis, de vous être bon à quelque chose.

LE MARQUIS.

Je compte sur vous, Monsieur. J'ai, Jeudi, le Grand-Bailliage à diner, vous n'y ferez pas de trop; je vous attends.

LE BOULLENGER.

J'accepte votre invitation avec reconnoissance, M. le Marquis.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, RENARD,
FLAMBARD.

LE MARQUIS.

Dou venez-vous donc, Flambard? vous devriez toujours être là pour recevoir mes ordres.

Comédie historique. 21

FLAMBAR D.

M. le Marquis m'excusera ; un de mes espions vient de m'avertir que le Parlement s'assemble , & qu'on projette un Arrêté.

LE MARQUIS.

Cela n'est pas possible , Monsieur ; vous croyez que , contre les ordres du Roi , ils oseraient !

FLAMBAR D.

J'en suis sûr , M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Eh , savez-vous où se font les assemblées ?

FLAMBAR D.

Non , M. le Marquis , pas précisément.

LE MARQUIS.

Il faut le savoir , Monsieur , sur le champ.

FLAMBAR D.

Mes Espions sont aux aguêts ; on avait cru d'abord que c'était chez le Président de Lalonde ; mais je crains que ce ne soit dans le Palais.

LE MARQUIS.

Dans le Palais ! . . . il est fermé.

22 Le Grand-Bailliage,

FLAMBAR D.

La clef est dans les mains du Buvetier...
qui l'empêche de l'ouvrir ?

LE MARQUIS.

Si je croyais cela , je le ferais pendre sur
le champ ; c'est de la plus grande consé-
séquence , Monsieur ; il faut éventer cette
mèche-là.

FLAMBAR D.

J'y vais faire mon possible. M. le Marquis
ne doute pas de mon zèle : il faudra mettre
des patrouilles autour du Palais.

LE MARQUIS.

Demandez un ordre à mon Secrétaire.

FLAMBAR D.

Nous aurons besoin peut-être de quelques
Lettres de cachet.

LE MARQUIS.

M. de Beuvron m'en a laissé en blanc ;
n'ayez pas d'inquiétude.

FLAMBAR D.

Je vais pourvoir à tout , & je vous ré-
ponds qu'ils seront bien fins , s'ils, m'é-
chappent.

LE MARQUIS.

Ne perdez pas de temps ; je vais rendre

Comédie historique. 23

compte de tout cela au Ministre. La besogne s'accroît à un point.... je ne fais par où en prendre.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, D'OSMOND,
QUELQUES FINANCIERS,
Courtisans du Marquis.

LE MARQUIS.

Vous me voyez dans un grand embarras, Messieurs; on m'a donné avis que le Parlement faisait des assemblées clandestines, & je crains fort qu'il ne paraisse un Arrêté; cela me ferait un grand tort auprès du Ministre.

D'OSMOND.

Flambard vous a promis, M. le Marquis, de vous découvrir cela.

LE MARQUIS.

Votre Flambard se mêle de tout, & ne fait rien de bien; il a une multitude de fausses nouvelles, & ne fait jamais rien précisément. Je commence à croire qu'il n'est

24 Le Grand-Bailliage,

propre qu'à tout embrouiller; cet homme-là aime le désordre.

D' O S M O N D.

Je lui ai vu faire des expéditions adroites.

L E M A R Q U I S.

A la bonne heure; mais s'il me manque celle-là, il me fait un tort irréparable. Quelle idée voulez-vous qu'on ait de moi, si le Parlement parvient à faire un Arrêté dans une Ville où je commande, avant que j'en aie été instruit? Vous savez à quoi tient mon élévation; si je parviens à calmer l'effervescence, si j'ai l'art d'empêcher la révolte dans cette ville tumultueuse; la récompense est toute prête. M. le Duc d'Harcourt sera Maréchal de France; il cede son commandement à M. le Duc de Beuvron, & moi je deviens Lieutenant-Général de la Province, Gouverneur du Vieux-Palais, & Commandant de la Ville. Tel est le prix que je recevrai de mon dévouement: sans cela, je n'aurais jamais accepté une commission désagréable, dont je suis incapable, au vrai, sans les excellents guides qui m'ont été donnés.

D' O S M O N D.

N'ayez aucunes craintes, M. le Marquis

Comédie historique. 25

quis; soyez assuré que Flambard va tout
savoïr: pour moi, je lui trouve beaucoup
d'esprit, à ce garçon-là!

LE MARQUIS.

Je compte bien plus sur Renard. On dit
qu'il est un peu frippon: cela peut-être;
mais il est adroit & actif. Je viens de l'en-
voyer à la poste, signifier l'ordre de m'ap-
porter toutes les lettres suspectes; on parle
d'une certaine correspondance qu'il est im-
portant de découvrir, Messieurs. Il n'est
question de rien moins que d'une confédéra-
tion avec la Bretagne: vous sentez les con-
séquences d'un pareil projet; mais voici
Renard.

SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
RENARD.

RENARD.

M. LE MARQUIS, voici le paquet
de lettres.

LE MARQUIS.

Voyons

D

26 Le Grand-Bailliage,

R E N A R D.

En voici trois du premier Président : voulez-vous que je les ouvre , M. le Marquis ?

L E M A R Q U I S.

Parbleu ! sans doute : la première à M. de la Guibourgere ; il n'y a rien. Voyons les deux autres . . . Rien . . . C'est pourtant là que doit se former la ligue.

R E N A R D.

M. le Marquis , voici une lettre d'un certain Macaclin , qui est le *factotum* de la maison.

L E M A R Q U I S.

Voyons ce que c'est.

R E N A R D.

Elle est adressée à un Gentilhomme Breton , à Saint Malo.

L E M A R Q U I S.

Donnez : (*Il lit*) C'est une lettre de Procureur : tout bonnement il demande de l'argent.

R E N A R D.

Il n'y a que cela aujourd'hui.

L E M A R Q U I S.

A demain ; mais ne laissez rien passer.

SCÈNE XI.

RENARD, UN MAÎTRE DE
BILLARD.

LE MAÎTRE DE BILLARD.

MONSIEUR, je viens pour savoir les intentions de M. le Marquis, sur ce que vous savez.

RENARD.

Il paraît bien décidé à ne pas accorder de permission : mais je vous aime, mon cher, & je vais encore faire une tentative. Je fais là pour vous ce que j'ai refusé à dix autres, & qui m'ont offert un joli cadeau : mais je ne suis pas intéressé ; je veux vous obliger seulement.

LE MAÎTRE DE BILLARD.

M. Renard, foyez certain que je ne serai point ingrat.

RENARD.

Vous vous moquez.... repassez tantôt : je vous dirai le dernier mot.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS *entre pendant que le Maître de Billard sort.*

LE MARQUIS.

QUEL est cet homme ?

RENARD.

Ah ! M. le Marquis , c'est ce Maître de Billard , dont je vous ai parlé ; il compte bien sur vos bontés.

LE MARQUIS.

Je ne puis rien faire pour lui ; je viens de recevoir à l'instant une lettre de M. le Duc d'Harcourt , qui me conseille de ne point donner de permissions. On dit qu'il y a un Règlement ; je ne veux point décidément l'enfreindre.

RENARD.

M. le Marquis est bien le maître.

LE MARQUIS.

Eh bien , ne m'en parlez plus.

RENARD.

Cela suffit , M. le Marquis.

Comédie historique. 29

LE MARQUIS.

A propos, n'est-ce pas aujourd'hui que les Boulangers s'assemblent ici pour régler le prix du pain ?

RENARD.

Oui, M. le Marquis. La Police n'est pas contente que vous lui enleviez le droit de faire cette taxe. Je crois que ces Messieurs y gagnent quelque chose.

LE MARQUIS.

Et c'est précisément ce que je veux éviter.

RENARD.

M. le Marquis, voici M. le Lieutenant de Police & les Boulangers.

LE MARQUIS.

Faites passer tout ce monde-là de l'autre côté. Quand ils seront à peu-près d'accord, vous me ferez avertir. Je ne connais rien à tout cela, moi.... Renard, vous arrangerez cela mieux que moi.

RENARD.

Oui, M. le Marquis, cela ira tout seul ; je vais les mettre à la raison en deux mots.

LE MARQUIS.

On dit que le Peuple crie.

30 Le Grand-Bailliage ,
R E N A R D.

Il faut le laisser crier. La canaille de Rouen est douce comme un mouton ; on peut tout faire sans le moindre danger.

L E M A R Q U I S.

Ah ! sans doute. Puis avec des bâionnettes . . . je n'ai pas peur. Voici M. de MauSSION qui arrive ; je vais le recevoir. Arrangez ces gens là pour le mieux.

S C È N E X I I I.

M. DE MAUSSION , LE MARQUIS
D'HARCOURT.

L E M A R Q U I S.

Vous me prévenez , Monsieur ; j'allais aller chez-vous ; mais j'ai tant d'affaires . . .

M. D E M A U S S I O N.

J'ai du plaisir à venir vous voir ; j'ai , d'ailleurs , à vous rendre compte de ma mission. Je viens de faire un voyage bien désagréable.

L E M A R Q U I S.

Tous ces petits Tribunaux ont enregistré sans résistance , sans doute ? ils ont suivi l'exemple qu'on leur donne ici ?

Comédie historique. 31

M. D E M A U S S I O N.

Point du tout ; j'ai eu à supporter les rebuffades & les insolentes protestations d'une infinité de ces polissons-là ; je n'avais point d'escorte , & j'ai été forcé de prendre la voie de la douceur. Si j'avais eu , comme vous , des Lettres de cachet à ma disposition , j'en aurais fait coffrer plus d'un. Il n'y a rien de si insolent qu'un petit Conseiller au Bailliage sur son siège : on n'a pas d'idée de cela.

L E M A R Q U I S.

Votre course est terminée : ainsi , vous voilà débarrassé. J'avais le desir d'avoir Madame de MauSSION à dîner ; mais j'ai ce Grand-Bailliage , & ce n'eût pas été une galanterie à lui faire , que de la mettre avec tout ce monde-là. Je les ai tous rassemblés , afin d'en être quitte en une bonne fois.

M. D E M A U S S I O N.

Avez-vous des nouvelles de là-haut ?

L E M A R Q U I S.

Oui , tout y va par merveilles. Ils ont bien quelques petits embarras ; mais ils s'en tireront. Je ne suis pas politique , moi.

M. D E M A U S S I O N.

Sans doute ; ce n'est pas votre partie.

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
RENARD.

RENARD.

TOUT est presque d'accord, M. le Marquis.

M. DE MAUSSION.

De quoi est-il question ?

LE MARQUIS.

D'une misère, d'une augmentation sur le pain.

M. DE MAUSSION.

Cela mérite réflexion. Le Peuple souffre ici; l'ouvrage ne va point; & ces coquins-là sont déjà venus chez moi d'une manière insolente.

LE MARQUIS.

Mais, les Boulangers ne veulent pas cuire.

M. DE MAUSSION.

Ce sont des drôles; j'en ferais mettre quelques-

Comédie historique. 33

quelques-uns en prison; vous verriez les autres trembler.

LE MARQUIS.

Il est juste qu'on leur paie le pain plus cher, puisque le bled augmente.

M. DE MAUSSION.

Si vous augmentez le pain, je ne réponds de rien : ma foi, j'aimerais mieux que les Boulangers souffrent. Savez-vous bien qu'il n'y aura pas de sûreté ni pour vous ni pour moi.

LE MARQUIS.

Je crois que vous avez une terreur panique.

M. DE MAUSSION.

Quand ils auront mis le feu à mon hôtel, vous aurez beau envoyer vos grenadiers, le mal sera toujours fait. . . . Je vais solliciter une permission de quitter la Ville; je ne veux pas m'exposer.

LE MARQUIS.

Vous autres gens de robe, vous êtes timides : on voit bien que vous n'avez jamais vu le feu. Vous ne voulez pas passer de l'autre côté?... Vous nous donneriez votre avis.

E

34 Le Grand-Bailliage ;

M. D E M A U S S I O N.

Moi, Monsieur ? non ; je ne veux point me mêler de cette besogne. Je vous laisse. J'aurai l'honneur de vous voir un de ces jours.

S C È N E X V.

LE MARQUIS , LE LIEUTENANT
DE POLICE , LE PROCUREUR DU
ROI , RENARD.

LE M A R Q U I S.

TOUT le monde paraît content ; le Peuple n'aura pas à se plaindre , puisqu'on n'augmente pas son pain ; & les Boulangers doivent faire un bénéfice honnête , au prix où il est.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

M. le Marquis a bien de la sagacité.

LE MARQUIS, *au Lieutenant de Police.*

Vous avez rendu une Sentence pour faire mettre des bancs dans le parterre de la Comédie : je m'étonne que vous l'ayez fait sans m'en avoir parlé.

Comédie historique. 35

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Monsieur, c'est moi qui suis Juge de cette
matière.

LE MARQUIS.

Je croyais , Monsieur , vous avoir dit
que je voulais qu'on ne fit rien dans la
Ville sans m'en prévenir.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Excusez , M. le Marquis ; si je vous ai
offensé , c'est sans le vouloir.

V A S S E.

Monsieur , on ne fera rien que vous n'y
consentiez. Nous savons ce que nous vous
devons.

LE MARQUIS.

A la bonne heure. Voici ces Messieurs.



SCÈNE XVI.

LE MARQUIS D'HARCOURT, LE
LIEUTENANT - GÉNÉRAL, LE
LIEUTENANT - CRIMINEL, LE
LIEUTENANT DE POLICE, L'A-
VOCAT DU ROI, LE PROCUREUR
DU ROI, TOUS LES AUTRES
JUGES, *qui arrivent successivement, &
les Convives, au milieu desquels on voit*
HAVAS, LE BOULLENGER, RE-
NARD, &c.

LE MARQUIS.

JE suis aisé, Messieurs, de vous voir tous
rassemblés. J'ai rendu compte de votre do-
cilité au Roi, & je suis chargé de vous
dire qu'elle a été applaudie. Votre exem-
ple n'a pas été suivi généralement; par-
tout on a trouvé la plus grande subordi-
nation. Je me félicite d'avoir porté les or-
dres du Roi dans une Ville où j'ai trouvé
des Sujets dociles & soumis à leur de-
voir.

Comédie historique. 37

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Cet éloge nous flatte beaucoup , M. le Marquis ; il rachette les petites humiliations que la méchanceté nous prépare.

LE MARQUIS.

Je veux vous rétablir dans tous vos droits ; je vous enverrai incessamment toutes les affaires de Police : on vous les avait enlevées ; c'est à moi à qui vous en devez la restauration.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

C'est un nouveau titre à notre reconnaissance.

LE MARQUIS.

Je renverrai aussi la Librairie à M. le Lieutenant de Police.

(*En s'inclinant vers Renard , il lui dit à demi-voix.*)

Sait-il lire ?

RENARD.

Oui , passablement.

38 Le Grand-Bailliage,
LE MARQUIS.

Allons, Messieurs, je vais vous présenter
à Madame la Marquise.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

VASSE, SACQUEPÉE, D'OSMOND;
(sortants de table.)

D' O S M O N D.

EH bien, Messieurs, comment avez-vous trouvé le dîner?.... Le Marquis sert bien, n'est-il pas vrai?

V A S S E.

Très-bien.... Croyez-vous que nous y dînions souvent?....

D' O S M O N D.

Je ne fais pas;... mais je le crois.

S A C Q U E P É E.

J'aime ces dîners-là, moi...; on n'est pas obligé de les rendre.

D' O S M O N D.

Dîniez-vous quelquefois chez le premier Président?

40 Le Grand-Bailliage,
V A S S E.

Jamais.

D' O S M O N D.

Voyez quelle différence... Avez-vous fait attention au vin?...

S A C Q U E P É E.

Parbleu, je vous en jure. Je craignais que
gae vous ne buffiez un peu trop.

D' O S M O N D.

Ah bien, oui ! Vous avez vu comme je
m'étais emparé d'une bouteille ! Le Marquis
est bien généreux ; ... mais il ne verse gueres.
Mais, je vous quitte ; je vais voir si Madame
de Maussion est visible.

(*Il sort.*)

S C È N E II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

V A S S E.

J'AI envie de voir comment le Peuple pren-
dra l'augmentation du pain.

S A C Q U E P É E.

Il me semble qu'il y a un Règlement qui
porte

Comédie historique. 41

porte que le pain ne peut être augmenté
que d'un fol à la fois.

V A S S E.

Je le connais bien ; mais je n'en ai pas
parlé.

S A C Q U E P É E.

Pourquoi ?

V A S S E.

M. le Marquis se mêle de ce qui ne le
regarde pas. Eh bien , il faut le laisser
faire.

S A C Q U E P É E.

Le Peuple pourrait bien se fâcher.....
Et s'il y allait avoir une révolte?...

V A S S E.

Tant mieux ; cela nous donnerait des
affaires criminelles.

S A C Q U E P É E.

Ah , oui ; vous avez raison. A propos ,
n'avez-vous pas remarqué que le Marquis
avait l'air de nous persiffler pendant le
dîner.

V A S S E.

Point du tout ; vous êtes bien chatouil-
leux , Monsieur ; c'est la manière des grands ;
ils ont l'habitude de se mettre à l'aise.

F

42 Le Grand-Bailliage;

S A C Q U E P É E.

Tout ce qui me fâche , moi , c'est de trouver à table un Commissaire , un subalterne qui prend des airs ; un frippon , d'ailleurs.

V A S S E.

C'est vrai ; on a affecté de le placer à côté de moi. Le Marquis ne fait pas faire de distinction : cependant , il doit bien savoir que je suis noble ; & j'en attendais plus d'égards.

S A C Q U E P É E.

Peut-être qu'il l'ignore... ; mais le voici.

S C È N E III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
LE MARQUIS , RENARD , LE
BOULLENGER, *Imprimeur*, HAVAS,
& quelques autres Convives.

LE MARQUIS.

Vous prenez l'air , Messieurs ?

V A S S E.

Oui , M. le Marquis ; il faisait chaud dans l'appartement.

Comédie historique. 43

S A C Q U E P É E.

M. le Marquis va aller à la Comédie?

L E M A R Q U I S.

Oui. Il le faut bien ; je n'ai personne à voir ici.

S C È N E I V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
D' O S M O N D.

L E M A R Q U I S.

En bien , Chevalier , Madame l'Intendante y est-elle ?

D' O S M O N D.

Oui, M. le Marquis, elle vous attend.

L E M A R Q U I S.

Je voulais vous la donner aujourd'hui , Messieurs ; mais elle a craint un dîner d'hommes. (*A le Boulenger.*) M. le Boulenger , tâchez de me découvrir quelques Auteurs des Libelles. (*A Havas.*) Je compte sur vous , Monsieur , pour surveiller les presses. (*Ils sortent.*) Mais Flambard est sorti avant le café , & il ne revient pas ; j'ai de l'inquiétude.

44 Le Grand-Bailliage,

V A S S E.

Il n'y a rien à craindre, M. le Marquis; Flambard est bien servi; mais je l'aperçois, ce me semble.

R E N A R D.

Oui, c'est lui.

S C È N E V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
FLAMBARD.

F L A M B A R D.

M. LE MARQUIS, je viens vous demander un ordre; le peuple pille les maisons des Boulangers.

L E M A R Q U I S.

Qu'est-ce que cela veut dire...? Ne vous trompez-vous point?

F L A M B A R D.

Non, Monsieur, il y a déjà une maison de pillée; &, sans mes Cavaliers, toute la Ville serait sens-dessus-dessous.

L E M A R Q U I S *passé à son Bureau.*

Tenez, voilà un ordre: que l'on mette

Comédie historique. 45

la moitié du Régiment sur pied ; qu'on arrête les plus mutins ; que l'on tire sur ces drôles-là à brûle pourpoint.

S A C Q U E P É E.

M. le Marquis est humain.... Mais il faut effrayer la canaille pour la contenir.

L E M A R Q U I S.

Qui peut exciter la révolte ? Je n'y comprends rien.

H A V A S.

Le Peuple est bien déraisonnable ; rien ne le calme comme d'en faire pendre quelques-uns.

L E M A R Q U I S.

J'espère que tout se calmera sans cela. Les Boulangers ne m'auraient-ils point trompé ? Si je le croyais....

V A S S E.

Monsieur , ils sont honnêtes gens.

L E M A R Q U I S.

Il faut aller trouver les Syndics , & me les amener ici ; je veux savoir s'il n'y a point de leur faute.

V A S S E.

J'y vais, M. le Marquis.

46 Le Grand-Bailliage,
 LE MARQUIS.
Renard, accompagnez Monsieur.
 (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, VILLEMONT,
 Grand-Prévôt.

LE MARQUIS.

M. DE VILLEMONT, où en sont les
choses ?

VILLEMONT.

Monsieur, ce n'est plus rien.

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il eu ?

VILLEMONT.

Une querelle contre un Boulanger insolent :
elle est terminée.

LE MARQUIS.

Flambard disait que tout était au pillage.

VILLEMONT.

C'est que Flambard a peur, M. le Mar-
quis.

Comédie historique. 47.

LE MARQUIS.

Vous êtes bien sûr que tout est calme ?

VILLEMONT.

J'en suis certain. M. le Marquis n'a pas d'ordre à me donner.

LE MARQUIS.

Non ; mais ne désespérez pas.

(*Villemont sort.*)

SCÈNE VII.

FLAMBARD & RENARD *arrivent.*

LE MARQUIS.

O N dit qu'il n'y avait rien ?

RENARD.

Diable ! rien ; c'était une révolte complète ; & , sans l'intrépidité de Monsieur , (*en montrant Flambard*) il y aurait eu un beau vacarme.

LE MARQUIS.

Y a-t-il eu quelqu'un de tué ?

FLAMBARD.

Non , M. le Marquis.

48 Le Grand-Bailliage,
 L E M A R Q U I S.

Tant mieux. Mais, que demandent-ils ?

R E N A R D.

Ils veulent le pain pour rien.

L E M A R Q U I S.

Comment les avez-vous apaisés ?

R E N A R D.

Monsieur a fait beaucoup de bruit de loin ;
mais cela ne les effrayait pas. Quand il a
vu cela , il s'est jetté avec courage au milieu
d'eux.

L E M A R Q U I S.

Il en a blessé quelques-uns ?

R E N A R D.

Au contraire , M. le Marquis ; il leur a
donné de l'argent.

L E M A R Q U I S.

C'est fort bien fait Mais comptez-
vous leur en donner tous les jours ?

F L A M B A R D.

Non , M. le Marquis.

L E M A R Q U I S.

En ce cas , c'est une sottise. Et demain ,
que ferons-nous ?

R E N A R D.

Comédie historique. 49

R E N A R D.

M. le Marquis, on dit qu'il y a un Règlement qui a taxé le pain, & qui défend d'augmenter de plus d'un sol à la fois.

L E M A R Q U I S.

Que ne me le disiez-vous.

R E N A R D.

Je ne le connoissais pas, M. le Marquis.

L E M A R Q U I S.

Comment ! le Procureur du Roi me la laissé ignorer ! Pour cet imbécille de Lieutenant de Police, cela ne m'étonne pas ; il ne fait rien de rien.

R E N A R D.

Cela pourrait bien être une malice ; ces Messieurs sont piqués.

L E M A R Q U I S.

Je les remercierai de leur bonne volonté. Mais voici précisément le Procureur du Roi avec quelques Boulangers.

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
LE PROCUREUR DU ROI,
LES BOULANGERS.

LE MARQUIS.

PARBLEU, Monsieur, vous m'avez joué un joli tour; vous me laissez ignorer le Règlement du Parlement.

VASSE.

M. le Marquis, j'ai cru que vous n'en feriez aucun cas. Est-ce que vous vouliez le suivre?

LE MARQUIS.

Sans doute, Monsieur; & je trouve très-mauvais que vous me l'ayiez caché.

VASSE.

Monsieur le Marquis, il y a un remède.

LE MARQUIS.

Il ne fallait pas, Monsieur, me laisser faire le mal. (*Aux Boulangers.*) Vous êtes des drôles, qui avez voulu me tromper; mais vous en ferez la dupe: dès l'instant

Comédie historique. 51

même, je vais diminuer le pain ; & je vous ordonne d'en fournir vos boutiques.

LES BOULANGERS.

M. le Marquis , il nous sera impossible de donner le poids.

LE MARQUIS.

Prenez garde à vous ; je ferai faire l'inspection par cinquante grenadiers , & le premier contrevenant ira en prison.

VASSE.

M. le Marquis , on ne peut pas trop exiger

LE MARQUIS.

Taisez-vous , Monsieur ; vous me paraissez d'intelligence avec ces gens-là. Je n'aime pas la trigauderie.... Donnez des ordres à vos Commissaires d'y veiller ; vous me répondrez des abus.



SCÈNE IX.

FLAMBARD, RENARD, D'OSMOND,
LE MARQUIS.

D'OSMOND.

VOILÀ un événement dont il faut tirer parti.

FLAMBARD.

Sans doute, Monsieur, M. le Marquis peut s'en faire beaucoup d'honneur.

LE MARQUIS.

J'en vais rendre compte au Ministre ; soyez sûr que je ne vous oublierai pas. Ce n'est qu'en grossissant un peu les objets , qu'on leur donne de l'importance. Je ne vous cacherai pas , mes bons amis , que je veux me faire un mérite auprès du Roi , de l'activité de mes recherches , & que je ne parle dans ma correspondance , que d'émeutes , de séditions , de révoltes. Ce qui me fâche , c'est d'être trop près de Versailles ; je crains que les Ministres ne soient instruits de ce qui se passe.

Comédie historique. 53

R E N A R D.

Il paraît, M. le Marquis, que rien n'est si facile que de les tromper.

L E M A R Q U I S.

Sans doute; c'est pour moi un coup de partie; il faut inventer des difficultés, plutôt que de manquer l'occasion de nous en faire honneur.

F L A M B A R D.

Une révolte, qui n'a pas eu de suite ! c'est parbleu une superbe occasion de se faire récompenser.

L E M A R Q U I S.

J'ai toujours une inquiétude, c'est que vous ne laissiez le Parlement faire une équipée; je crains qu'il ne s'assemble.

F L A M B A R D.

N'en ayez aucune, M. le Marquis; j'ai des gens sûrs qui le surveillent; rien ne se fera sans que vous en soyez instruit.

L E M A R Q U I S.

Je compte sur vous, mon cher; vous sentez les conséquences. Je veux bien feindre des procédés pour ces Messieurs; mais au fond, je ne les aime pas. L'orgueil de la robe est plus insupportable qu'un autre.

54 Le Grand-Bailliage,
D'OSMOND.

Voici M. Havas. Il vient bien précipitamment!....

SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
HAVAS.

HAVAS.

SAVEZ-VOUS ce qui se passe, M. le Marquis?

LE MARQUIS.

Quoi donc, Monsieur?

HAVAS.

Le Parlement a fait un Arrêté.

LE MARQUIS.

Cela n'est pas possible, Flambard les a entourés d'espions.

HAVAS.

M. le Marquis peut en être sûr.

FLAMBARD.

Vous êtes mal instruit, Monsieur, assurément; je suis certain qu'il n'y a point eu d'assemblées.

Comédie historique. 55

H A V A S.

Il y en a eu deux chez M. le Premier Président, hier au soir & ce matin.

F L A M B A R D.

J'ai l'honneur de vous assurer, Monsieur, que cela ne peut pas être; j'ai encore donné douze livres ce matin à un des domestiques de M. de Pontcarré, & il m'a promis de m'avertir de tout ce qui se passerait.

H A V A S.

Eh bien, M. *Soulier*, auquel j'avais promis un louis, vient de me remettre une copie de l'Arrêté. Tenez le voilà: en doutez-vous encore?

L E M A R Q U I S.

Eh, mon dieu, Monsieur, donnez donc! Pardieu, voilà une belle sottise!

F L A M B A R D.

N'avez-vous pas de Lettres de cachet; M. le Marquis.

L E M A R Q U I S.

Taisez-vous, je vous prie; vous faites l'entendu, & n'êtes qu'un sot.

F L A M B A R D.

J'aurai l'honneur de vous faire observer,

56 Le Grand-Bailliage,

M. le Marquis , que je suis décoré , & que la Croix de Saint Louis que je porte , mérite....

LE MARQUIS.

Allons donc , Monsieur , j'ai presque honte de la mienne, quand je la vois à de certaines gens.... Le métier d'espion est bien bas , mais encore faut-il savoir le faire ; & vous n'y êtes pas seulement propre. Tenez-vous dans mon antichambre , & y attendez mes ordres.

(*Flambard sort.*)

RENARD.

Il a de la bonne volonté ; mais il n'est pas adroit véritablement.

LE MARQUIS.

M. Havas , il faut empêcher que cet Arrêté ne s'imprime ; mettez-y la plus grande surveillance. Je vais passer dans mon cabinet pour le lire , & l'envoyer promptement au Ministre. Ne perdez pas de temps , Monsieur.

HAVAS.

M. le Marquis peut-être sûr de mon zèle.

LE MARQUIS.

Comédie historique. 57

LE MARQUIS.

A propos, Monsieur, il faut tâcher de savoir qui l'a rédigé; il faut que j'instruise le Ministre de cela.

H A V A S.

Je vais m'en informer, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

D'Osmond, y a-t-il dans le vieux-Palais des appartements où on puisse faire mettre quelques-uns de ces Messieurs convenablement?

D' O S M O N D.

Oui, M. le Marquis; il y en a où ils ne feraient pas mal.

LE MARQUIS.

Je vois bien qu'il faudra en venir là... Allez voir combien vous pourriez disposer de chambres, & venez aussi-tôt m'en rendre compte.

(*D'Osmond sort, & le Marquis passe dans son cabinet.*)



SCÈNE XI.

RENARD, LE MAITRE DE
BILLARD.

LE MAITRE DE BILLARD.

EH bien, Monsieur, avez-vous obtenu
quelque chose de M. le Marquis.

RENARD.

Ah ! mon cher, M. le Marquis ne veut
décidément point accorder de permissions.

LE MAITRE DE BILLARD.

J'avais bien compté sur vous, M. Renard. Je fais que M. le Marquis a la plus grande confiance en vous ; vous en faites tout ce que vous voulez.

RENARD.

Il me refuse peu de chose ; mais celle-là...

LE MAITRE DE BILLARD.

Quoi ! Monsieur, il n'y a pas la moindre espérance ! Je viens de voir Madame Renard, qui m'a presqu'assuré....

Comédie historique. 59

R E N A R D.

Vous avez vu ma femme ? Etes-vous d'accord avec elle ?

LE MAITRE DE BILLARD.

Oui , Monsieur , c'est déjà fini , & je croyais....

R E N A R D.

A vous parler franchement , j'ai une permission ; mais il y a des gens qui m'ont tant pressé , que j'ai presque promis de la donner.

LE MAITRE DE BILLARD.

M. Renard , après m'avoir donné votre parole , cela ne serait pas un procédé digne de vous.

R E N A R D.

J'ai toujours eu de l'amitié pour vous ; je vous donne la préférence... Vous pouvez dès demain ouvrir votre billard.

LE MAITRE DE BILLARD.

Je vous suis bien obligé , Monsieur ; je n'oublierai jamais le service que vous me rendez. Il y a des gens qui disent du mal de vous ; ce sont des gens bien injustes !

60 Le Grand-Bailliage,
R E N A R D.

Retirez-vous ; voici M. le Marquis qui a
des choses particulières à me dire.

S C È N E XII.

LE MARQUIS, RENARD.

LE MARQUIS.

JE n'ai rien lu de si vigoureux que cet
Arrêté. Ces Messieurs parlent au Roi d'une
manière cavalière. Si un Officier en disait
autant à son Colonel, il ne tarderait pas à
être cassé.

R E N A R D.

Le Parlement de Rouen a toujours été
ferme. On avait été bien étonné de sa dou-
ceur jusqu'ici.

LE MARQUIS.

On n'a rien perdu pour attendre ; c'est
le sommeil du lion : il se réveille en rugis-
sant.

R E N A R D.

Cela va nous donner une cruelle be-
sogne.

Comédie historique. 61

LE MARQUIS.

Je viens d'expédier un Courrier, & je ne doute pas qu'il ne me rapporte des ordres rigoureux. Ma foi, ils le méritent bien. Le Roi devrait établir par-tout la subordination militaire.

RENARD.

Si on fuit le plan de M. de Lamoignon, on en viendra là. Car, qui osera seulement se plaindre ?

LE MARQUIS.

C'est en quoi je le trouve beau ; le Roi est le maître. Si j'étais Roi, moi, j'établirais un impôt tout uniment, sans tant de formalité. On ne voudrait pas payer... en prison. La perception serait facile, comme cela.

RENARD.

M. le Marquis a des idées lumineuses.

LE MARQUIS.

Je ne fais si cet Havas est un homme sûr ; il a quelque chose de faux dans le regard : d'ailleurs, il était attaché au Parlement ; je crains des ménagements.

RENARD.

N'ayez nulles inquiétudes à cet égard,

62 Le Grand-Bailliage ,

M. le Marquis ; ces scrupules-là ne le retiendront pas ; c'est un homme qui veut faire son chemin : & ces Messieurs-là ne ménagent rien.

LE MARQUIS.

Il m'a rendu un grand service , au vrai ; il avoit trouvé le bon moyen : les valets sont les meilleurs espions de leurs maîtres. Il est étonnant comme je m'instruis tous les jours ; j'apprends des choses , dont je ne me ferais pas douté. Mais je vois venir le Lieutenant-général du Bailliage & le Procureur du Roi : qu'ont-ils de nouveau ? Renard , laissez-nous.

SCÈNE XIII.

LE LIEUTENANT - GÉNÉRAL ,
LE PROCUREUR DU ROI , LE
MARQUIS.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

M. LE MARQUIS , on vient de me remettre l'Arrêté du Parlement ; on a eu l'insolence de me l'envoyer signifier dans mon cabinet.

Comédie historique. 63

LE MARQUIS.

Eh bien , Messieurs ! qu'y a-t-il de mal à cela ?

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Quoi , Monsieur ! c'est me manquer à un point étrange , & je vous avoue que j'ai été tout prêt de faire arrêter l'impertinent qui s'est chargé de cette commission.

LE MARQUIS.

Vous traitez cela au sérieux , Monsieur.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

On nous traite bien mal , M. le Marquis ; & plusieurs de nos Messieurs voulaient cesser leur service : mais , M. Vasse & moi nous y sommes opposés. Nous serions bien dupes.

VASSE.

M. le Marquis , je n'ai qu'une petite inquiétude ; j'ai peur des revenants. Croyez-vous que cela soit fini tout-à-fait ?

LE MARQUIS.

Je n'en ai nul doute. Le Ministère aurait fait une belle sortise , s'il fallait qu'il recule ; ne le croyez pas , Messieurs : je ne conçois pas comment on peut seulement avoir cette idée.

64 Le Grand-Bailliage,

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Il est vrai que les Ministres ont trop d'esprit pour entreprendre une pareille besogne, sans être sûrs de réussir. Leur plan est beau, d'ailleurs, & tout le monde finira par y gagner.

LE MARQUIS.

Sans doute, on a été trop avant pour reculer. Entre nous, les Parlements se sont enfermés : ils ne peuvent capituler maintenant qu'en perdant armes & bagages ; & je les crois trop fiers pour vouloir passer sous le joug. Tout est dit ; ils ne reviendront jamais.

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL.

La Compagnie voulait suspendre ses fonctions ; elle voulait faire des protestations : mais je lui ai fait entendre que cette démarche allait nous exposer à l'orage. Ils n'ont que des petites charges de 1200 liv. ; ils n'ont pas grand'chose à risquer ; mais Monsieur & moi, cela est bien différent.

LE MARQUIS.

Vous avez pris le bon parti, Messieurs... Pour qui vous sacrifieriez-vous?... pour des ingrats ! ... Mais n'ai-je pas entendu dire
que

Comédie historique. 65

que vous aviez parmi vous un M. Turgis
qui est fortement royaliste.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Oui, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

M. de MauSSION m'a dit, ce me semble;
qu'il l'avait endoctriné, & que c'était un
homme sûr.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Cela est vrai, Monsieur; c'est lui qui
mène tout le Bailliage, heureusement.

LE MARQUIS.

Allons, Messieurs, du courage; ces ana-
thèmes-là ne flétrissent que les pusillanimes.

Audaces fortuna juvat.

Je ferai valoir votre fermeté auprès du Mi-
nistre; soyez tranquilles.

(Ils sortent.)



SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, D'OSMOND.

D'OSMOND.

M. LE MARQUIS, je viens de faire l'inspection; j'ai six beaux logements tous prêts pour ces Messieurs.

LE MARQUIS.

J'attends un Courrier. Je ne doute pas du tout qu'il ne m'apporte des ordres sévères... Flambard est-il là?

D'OSMOND.

Oui, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Faites-le entrer; il faut que je fasse garder à vue le premier Président; c'est lui qui répondra pour les autres. Mais n'est-ce pas incroyable que l'Homme du Roi soit le premier à s'opposer à ses volontés.

FLAMBARD.

Qu'ordonnez-vous, M. le Marquis?

LE MARQUIS.

Il faut garder à vue le premier Président.

Comédie historique. 67

FLAMBAR D.

Je vais donner des ordres , M^r le Marquis.

LE MARQUIS.

Je vous prie , Monsieur , de faire un peu plus d'attention à ce que vous faites... (*A d'Os mont.*) Il faut traiter cet homme-là rudement.

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
UN COURRIER, RENARD.

LE COURRIER.

M. LE MARQUIS , voici un paquet.

(*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Prenez-le , Renard ; ce sont , sans doute , des Lettres de cachet.

RENARD *ouvre le paquet.*

Oui , M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Voyons : sont-elles remplies ?

RENARD.

Non , Monsieur , elles sont toutes en blanc.

68 *Le Grand-Bailliage ,*
LE MARQUIS.

Donnez moi la lettre du Ministre; elle m'instruira de ce qu'il en faut faire. (*Il lit.*)...
Le Ministre est d'une modération incroyable; il me laisse libre du choix de l'exil.

D' O S M O N D.

Il faudra toujours en envoyer quelques uns au Vieux-Palais, pour l'exemple.

LE MARQUIS.

Nous verrons... Renard, allez promptement avertir M. de Villemont, qu'il vienne sur le champ.

R E N A R D.

J'y vais, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Je ne fais quel parti prendre... Où les enverrai-je?..

D' O S M O N D.

M. le Marquis, si vous les ménagez, vous aurez l'air de les craindre.

LE MARQUIS:

J'ai envie de les envoyer dans leurs terres tout bonnement. Il paraît qu'ils sont destinés à y rester long-temps; c'est un service à leur rendre. J'entends Villemont.

SCÈNE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
VILLEMONT.

VILLEMONT.

Qu'y a-t-il pour votre service , M. le Marquis ?

LE MARQUIS.

Il faut envoyer vos Cavaliers distribuer ces soixante-quinze Lettres de cachet.

VILLEMONT.

Ils sont bien peu , M. le Marquis , pour cette longue expédition.

LE MARQUIS.

Je sens bien cela ; mais je ne fais comment faire.

VILLEMONT.

M le Marquis , on pourrait charger des Officiers du Régiment de porter celles qui sont pour la ville ; mes Cavaliers porteraient celles qui sont pour la campagne.

LE MARQUIS.

J'y ai bien pensé ; mais je crains que les

70 Le Grand-Bailliage,

Officiers ne veulent pas de cette commission.

VILLEMONT.

Comment donc , M. le Marquis ? si vous leur en donnez l'ordre , il faudra bien qu'ils le fassent.

LE MARQUIS.

Eh bien , soit... faites-moi venir le Capitaine de la Cinquantaine.

VILLEMONT *sort & revient.*

Le voilà , M. le Marquis.

LE MARQUIS *au Capitaine.*

Monsieur , allez tout-à-l'heure dire au Commandant du Régiment qu'il vienne ici.

LE CAPITAINE.

J'y vais , M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Je veux faire porter les Lettres de cachet tout-à-l'heure.

VILLEMONT.

Il est bien tard , M. le Marquis ; il est au moins minuit. On pourrait remettre cela à demain matin.

LE MARQUIS.

Monsieur , je veux de l'expédition. Vous

Comédie historique. 71

ne savez pas les conséquences de cela. Faites monter vos Cavaliers à cheval dans le moment même.

VILLEMON T.

Je vais donner des ordres à l'instant, Monsieur.

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS , D'OSMOND , RENARD , LE COMMANDANT *du Régiment de Navarre.*

LE MARQUIS , *au Commandant.*

MON SIEUR , il faut , à l'instant , faire distribuer par vos Officiers les Lettres de cachet que je reçois.

LE COMMANDANT.

M. le Marquis , ils ne sont pas faciles à rassembler à l'heure qu'il est.

LE MARQUIS.

Il faut , Monsieur , les envoyer éveiller par quelques Sergents. Vous savez leur demeure , sans doute ?

72 Le Grand-Bailliage,
LE COMMANDANT.

Oui, Monsieur; mais les jeunes gens ne couchent pas toujours chez eux.

LE MARQUIS.

Rassemblez-en le plus que vous pourrez, & donnez-leur l'ordre d'être ici dans une heure au plus tard. Je veux que toutes les lettres soient distribuées demain matin.

LE COMMANDANT.

J'y vais faire l'impossible.

SCÈNE XVIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

LE MARQUIS.

Ces petits Messieurs ne s'attendent pas à cela; ils dorment bien tranquilles. Je leur prépare un fort agréable réveil. Ils se croient les tuteurs des Rois, ils vont voir qu'ils ont affaire à un mineur indocile.

*(La nuit se passe toute entière à l'expédition des Lettres de cachet. La scène qui suit a lieu sur les sept heures du matin. Au moment où le Marquis va se coucher, il dit à Renard :
Renard ,*

Comédie historique. 73

Renard, n'oubliez pas demain les lettres; apportez-moi tout ce qui sera suspect.

SCÈNE XIX.

LE MARQUIS, LE COMMANDANT
du Régiment, D'OSMOND.

LE COMMANDANT.

M. LE MARQUIS, voici les récépissés.

LE MARQUIS.

Toutes les Lettres sont-elles expédiées?

LE COMMANDANT.

Oui, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Hé bien, comment ces Messieurs ont-ils pris la chose?

LE COMMANDANT.

Ils ne l'ont pas prise gaiement, je vous jure. Je ne sais pas comment nos Messieurs ont été reçus; mais moi, je l'ai été fort mal: j'ai trouvé un Président qui m'a dit des choses bien déraisonnables.

LE MARQUIS.

Contez-moi cela.

K

74 Le Grand-Bailliage,
LE COMMANDANT.

Je me suis présenté très-honnêtement , en annonçant même combien la commission dont j'étais chargé était désagréable. = » Je » m'étonne, m'a dit le Président, qu'un Gentilhomme se charge d'un pareil message... « — J'en ai reçu l'ordre, Monsieur, lui ai-je répondu ; & la subordination nous fait une loi de l'aveugle obéissance. = » En ce cas, » (m'a répliqué brusquement mon homme) » votre état a bien des désagréments, Monsieur ; car vous ne pouvez pas prévoir à » quelles odieuses fonctions la tyrannie vous » réserve. « — J'ai ajouté : Monsieur, chaque état à ses devoirs. = » Sans doute (a » continué le Président, dont l'humeur augmentait) mais un Français, & sur-tout un » Gentilhomme, a un maître plus impérieux que le tyran même : c'est l'honneur. «

LE MARQUIS.

Quelle sottise !.... comme s'il y avoit pour un Militaire d'autre honneur que d'obéir... Que lui avez-vous répliqué ?

LE COMMANDANT.

— Je ne vois pas, Monsieur, en quoi l'honneur est compromis dans la démarche

Comédie historique. 75

que je fais , lui ai-je dit. = » Comment ,
» Monsieur (m'a-t-il répondu d'un air vrai-
» ment assez noble) quand la Nation entiere
» réclame , quand elle lutte contre les fers
» dont on veut la charger , vous croyez
» qu'on peut , sans rougir , exécuter les or-
» dres de ses bourreaux. C'est se rendre leurs
» complices ; & je ne connais point d'obéis-
» sance légitime , quand le commandement
» est injuste. «

LE MARQUIS.

Il me paraît que vous aviez affaire à un rude
joueur.

LE COMMANDANT.

J'étais piqué , & voulais le mettre au pied
du mur ; je lui ai dit : — Monsieur , vous
voulez bien croire que le Roi est le maître...
Il n'y a pas de réplique à cela.

LE MARQUIS.

Votre homme s'est tu ?

LE COMMANDANT.

Pas tout-à-fait. Voici ce qu'il m'a ré-
pondu : = » L'autorité du Roi est illimi-
» tée pour faire le bien de ses Sujets , Mon-
» sieur ; mais tous doivent se ligner pour lui
» donner des bornes quand elle tourne vers

76 Le Grand-Bailliage,

» l'oppression. Il n'y a que des esclaves, &
» des esclaves avilis, qui peuvent offrir leurs
» bras aux chaînes dont ont veu les
» charger. «

LE MARQUIS.

Et vous avez eu la patience d'écouter
tout cela ?

LE COMMANDANT.

Monsieur, je voulais le convaincre.

LE MARQUIS.

Monsieur, on ne convainc point ces
Messieurs ; nous ne sommes pas de force
contre ces gens de robe, accoutumés à dérai-
sonner méthodiquement.

LE COMMANDANT.

Il me restait un dernier moyen de lui fer-
mer la bouche ; c'était de lui citer votre
exemple.

LE MARQUIS.

Il ne fallait point vous obstiner avec cet
homme-là ; il valait mieux le laisser là.

LE COMMANDANT.


J'espérais le mettre à la raison, &
je lui ai dit : — Nous ne suivons, Mon-
sieur, que l'exemple de nos Supérieurs.
M. le Marquis d'Harcourt n'obéit-il pas sans

Comédie historique. 77

réclamation. Ecoutez sa réponse, Monsieur, j'en suis outré : » L'ambition aveugle, Monsieur ; m'a-t-il dit : les grands ne tendent qu'à obtenir les faveurs du Maître. » Mais lorsque M. le Marquis d'Harcourt voit les Princes du sang & la première Noblesse du Royaume opposer une juste résistance aux volontés arbitraires d'un Ministère qui abuse du nom du Roi, je crois qu'il se déshonore en s'en rendant l'agent ; » s'il compte sur l'estime de la Cour & sur des récompenses, il s'abuse très-fort. Les tyrans eux-mêmes méprisent les agents de leur despotisme.... « Je n'ai pas voulu en écouter davantage ; j'ai quitté précipitamment cet incivil causeur.

LE MARQUIS.

Vous auriez dû le faire plutôt ; ces Messieurs-là sont bien insolents : je me repens bien de les avoir tant ménagés.



SCÈNE XX.

LE MARQUIS, RENARD, *arrivant avec
les Lettres*, D'OSMOND.

LE MARQUIS.

AVONS-NOUS beaucoup de Lettres aujourd'hui ?

RENARD.

Oui, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Voyons : connoissez-vous toutes ces écritures-là ?

RENARD.

Non pas toutes, mais la plupart. D'ailleurs, il n'y a pas grand mal de lire une Lettre, quand on le recachete proprement, & qu'en l'envoie à son adresse : aussi, j'en ai pris plus que moins.

LE MARQUIS.

Décacherez-les toutes sans distinction.

RENARD.

En voilà déjà six qui contiennent le bel Arrêté.

Comédie historique. 79

LE MARQUIS.

Déchirez les. Voyons ces deux-ci; elles me semblent du Procureur-Général.

RENARD.

Oui, Monsieur, mais il y a peu de choses.

LE MARQUIS.

Voyons tout de suite celles du premier Président.

RENARD.

M. le Marquis, en voici quatre.

LE MARQUIS.

Donnez. (*Il lit.*).... Il conte avec pré-tention la belle équipée qu'il vient de faire. Oui, c'est chez lui que l'assemblée a eu lieu; il n'y a rien de plus positif. Il faut instruire le Ministre de cela... Mais dans tout cela, je ne vois rien qui regarde la Bretagne... Il faut que la correspondance passe sous un nom emprunté. Eh bien, Renard, ne trouvez-vous rien? (*A d'Osmond.*) Aidez-lui, Chevalier.

RENARD.

Je ne vois rien d'important.... M. le Marquis, voilà une Lettre qui est plaisante!

80 Le Grand-Bailliage,

LE MARQUIS.

Donnez, je vais la mettre dans ma poche ; j'en amuserai Madame la Marquise après dîné.

RENARD.

En voici une de Macaclin à Parizeau ; elle me paraît suspecte en diable. Tenez, M. le Marquis, lisez.

LE MARQUIS, *après avoir lu.*

Voilà votre affaire. c'est ce petit Monsieur-là qui tient la correspondance. Comment, il parle d'un *petit crime* ! Quoi, diable, cela veut-il dire ? Au surplus, ils s'expliqueront quand ils seront entre quatre murailles ; je suis bienheureux d'avoir fait cette découverte ! Il faut s'assurer de la personne de ce Macaclin. Ne nous reste-t-il pas quelques Lettres de cachet.

RENARD.

Monsieur, en voici encore plusieurs.

LE MARQUIS.

Allez chercher Villemont. Il n'aime pas ces commissions-là ; mais je veux que ce soit lui qui s'en charge.

D'OSMOND.

Vous allez le faire conduire au vieux-Palais ?

LE MARQUIS.

Comédie historique. 81

LE MARQUIS.

Oui. Il n'y a encore que deux prisonniers ; ainsi , il y aura de la place.

D'OSMOND.

Il me reste encore quatre chambres....

LE MARQUIS.

Nous les emploierons ; n'ayez pas d'inquiétude.... Vous voilà en fonctions , Chevalier cela va vous donner du relief. Nous tâcherons de faire du Vieux-Palais , une prison d'état ; cela vous rapporterait de l'argent.

D'OSMOND.

M. le Marquis a toujours eu mille bontés pour moi.

SCÈNE XXI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
VILLEMONT.

LE MARQUIS.

MONSIEUR, il faut mettre ce soir cette Lettre à exécution.

VILLEMONT.

Flambard est plus au fait de cette besogne que moi.

L

82 Le Grand-Bailliage,
LE MARQUIS.

Je veux que ce soit vous.

VILLEMONT.

Cela suffit.

Fin du second Acte.

*NOTA. La Lettre a été mise à exécution ; Macaclin
& un Avocat, nommé Delannoy, ont été au Vieux-
Palais pendant six semaines : c'est cet intervalle qui se
trouve entre cet Acte & le dernier.*



A C T E III.

*La Scène est dans le cabinet du Lieutenant-
Général.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL,
FEREY, *son Secrétaire.*

FEREY.

JE n'ai jamais vu d'Audience si ridicule
que celle d'aujourd'hui. Il faut convenir que
nos Procureurs plaident bien mal.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Il est vrai qu'on ne les entend pas, mais
nous n'en jugeons pas moins bien. . . . Nous
avons de bonnes têtes, au moins, dans la
Compagnie.

FEREY.

D'excellentes, Monsieur.

84 Le Grand-Bailliage ,

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Si les choses durent comme elles sont ,
encore quelque-temps , vous verrez les Avocats aborder.

F E R E Y.

Certainement : cependant il n'y en a encore
aucuns qui aient voulu venir , malgré les
solicitations de M. le Procureur du Roi.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

C'est qu'il n'est pas bien fin... Voilà un
beau paquet de Requêtes : s'il fallait lire tout
cela , ce serait bien ennuyeux.

F E R E Y.

Je n'en lis que les Conclusions. Le reste
est inutile ; mais j'entends M. le Procureur
du Roi.

S C È N E II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
LE PROCUREUR DU ROI.

V A S S E.

Tout est perdu , Monsieur.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Qu'y a-t-il , Monsieur ? vous

Comédie historique. 85

m'effrayez à un point étrange. Expliquez-vous.

V A S S E.

Nous n'avons plus qu'à fuir.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Mais enfin , Monsieur , qu'est-il donc arrivé ?

V A S S E.

Tout ce qu'il pouvait nous arriver de plus affreux.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Mais encore , Monsieur , dites - moi ce que c'est.

V A S S E.

Monsieur de Lamoignon est renvoyé.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

N'est-ce pas une fausse nouvelle , Monsieur ?

V A S S E.

Rien n'est plus vrai ; il y en a cent lettres ici.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Cela n'est pas possible ; vous savez bien qu'il m'a écrit qu'il ne ferait rien sans m'en avertir.

86 Le Grand-Bailliage,

V A S S E.

Il n'a pas été prévenu lui-même de cet événement-là.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Quel parti allons-nous prendre ?

V A S S E.

Il faut assembler la Compagnie. Pour moi, je suis bien décidé à quitter la Ville.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Ferey, allez vous-même chez ces Messieurs ; & amenez les avec vous ; il n'y a pas de temps à perdre.

V A S S E.

Je vais aussi en voir quelques-uns ; je reviens avec eux dans un instant.

S C È N E I I I.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL, *seul*.

J'AI fait une grande sottise. Mon pere m'avoit bien dit que ma sottise ambition me perdrait. Le bon homme voulait que je reste dans sa boutique ; il prétendait que je n'étais bon qu'à cela. J'aurais bien fait de

Comédie historique. 87

suivre ses avis!... Comme j'aurais amassé de l'argent ! Mais j'ai voulu être noble, & avoir une grande charge... Tout avait bien réussi jusqu'à présent ; ma charge commençait à me rapporter beaucoup d'argent. Ce n'était encore rien : les affaires n'allaient pas.... Mais il aurait bien fallu que cela aille , à la fin... Parbleu , M. de Lamoignon me joue là un joli tour ! Il m'avait tant répété : n'ayez point d'inquiétude ; tout est dit ; les Parlements ne rentreront jamais... Qui n'en aurait pas été la dupe?... Encore , moi , j'ai de la fortune ; j'ai profité du bon moment pour me marier.... Mais ces Messieurs , qui n'ont pas le sol , je ne sais pas ce qu'ils pourront faire .. Au surplus , le Roi nous a pris sous sa protection... il ne peut pas nous abandonner. Il faut bien qu'il nous récompense... Mais j'entends ces Messieurs.



SCÈNE IV.

LE LIEUTENANT - GÉNÉRAL ,
LE LIEUTENANT - CRIMINEL ,
LE LIEUTENANT DE POLICE ,
LE LIEUTENANT-PARTICULIER ,
SACQUEPÉE, *Avocat du Roi* , TURGIS ,
DE BRÉVAL , VIDEREL , SACQUE-
PÉE , D'ENGLESQUEVILLE , COR-
BIN *pere* , CORBIN *fils* , FERÉY ,
Secrétaire.

FERÉY.

MONSIEUR, voici tous ces Messieurs. J'ai
eu bien du mal à les décider à venir ; ils
n'osaient sortir.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Messieurs, vous savez les fâcheuses nou-
velles ?

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

Oui, Monsieur, nous les avons apprises.

L'AVOCAT DU ROI.

Messieurs, on m'a déjà hué plusieurs
fois.

TURGIS

Comédie historique. 89

T U R G I S *l'aîné.*

Monsieur n'est pas aimé.

B R E V A L.

Pour moi , je passe par-tout. Il me semble que personne ne fait attention à moi.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Messieurs , il faut prendre un parti , & je vous ai rassemblés pour cela.

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

Il faut voir , Monsieur , comment les choses tourneront.

LE LIEUTENANT-PARTICULIER.

Elles sont déjà tournées d'une manière désagréable. On a cassé toutes mes vitres cette nuit , ainsi que celles de M. Vasse.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

A propos , où est-il donc , M. Vasse ?

F E R E Y.

Monsieur , il n'a pas voulu décidément revenir. Il a une peur dont vous n'avez pas d'idée.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Messieurs , je ne vois rien d'embarrassant à cela. On nous sifflera : eh bien , nous laisserons siffler.

M

90 Le Grand-Bailliage ;

L'AVOCAT DU ROI.

Le parti qui me paraît convenable, c'est de demander main-forte à M. le Marquis d'Harcourt. Pour moi, je n'irai pas au Bailliage sans avoir un détachement de Grenadiers ;... je n'ai pas envie de me faire assommer.

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

Quelle poltronnerie ! J'irai bien tout seul , moi.

L'AVOCAT DU ROI.

C'est bon pour vous , qui avez toujours couru la nuit , & ne sortez jamais du tapis qu'à je ne fais quelle heure. Mais moi , je n'ai pas l'habitude d'être brave ; ce n'est point dans mon caractère.

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

Votre caractère est l'impertinence. — Il faudra pourtant tenir les assises. Comment ferez-vous ?

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

M. de Beaunay , vous pourrez y aller : n'ayez nulle inquiétude ; on vous soufflera (1). Mais , Messieurs , nous avons des choses

(1) Voyez à la fin , note première.

Comédie historique. 91

plus importantes que cela à traiter. Quel parti prenons-nous ? Le Roi nous a promis sa protection ; & M. le Marquis d'Harcourt ne peut pas se dispenser de nous donner main-forte : mais ce n'est pas assez ; il faut aussi solliciter de la Cour quelques récompenses.

T U R G I S.

Messieurs , je crois que nous pourrions demander de conserver les honneurs , privilèges & prérogatives qui nous ont été accordés par les Edits du 8 Mai.

B R E V A L.

Mais , mon frere , j'aimerais mieux de de l'argent , moi.

C O R B I N *pere & fils.*

M. de Bréval a raison ; nous sommes de son avis.

T U R G I S.

Messieurs , j'ai déjà pris la qualité d'Ecuyer dans un acte public , & je crains qu'on ne le fasse effacer.

S A C Q U E P É E.

Tout cela est bon ; mais nous aimons mieux de l'argent.

M 2

92 Le Grand-Bailliage,

MOULIN.

Messieurs , je vous ferai observer qu'aux termes des Edits , nous ne devons jouir des honneurs , privilèges & prérogatives de nos charges , qu'après vingt années , ou en mourant en exercice.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Est-ce que nous n'y sommes pas morts ?

S A C Q U E P É E.

Voilà une belle plaisanterie !

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Ni vous ni moi ne sommes pourtant pas plaisants , Monsieur ; tout le monde le fait.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Enfin , Messieurs , quel parti prenons-nous ? on doit tenir demain les assises.... Comptez-vous y aller ?

TOUS ENSEMBLE.

Nous n'irons pas sans escorte....

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Il faut donc aller en demander au Marquis ?

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Allons-y tous ensemble ; cela fera plus d'effet.

Comédie historique. 93

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Allons, Messieurs.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

La Scène est chez le Marquis d'Harcourt.

LE MARQUIS, RENARD;
D'OSMOND.

LE MARQUIS.

O N dit, Renard, que vous avez donné
une permission d'ouvrir un billard.

RENARD.

Moi ? M. le Marquis ; je vous assure qu'on
vous a trompé.

LE MARQUIS.

Je vais savoir cela ; le Maître de billard va
venir.

RENARD.

Cet homme dira tout ce qu'il voudra ;
j'espère que M. le Marquis ne me croit pas
capable...

94 Le Grand-Bailliage,
LE MARQUIS.

Monfieur, je vous crois capable de tout :
j'ai déjà reçu des plaintes de vous.

UN VALET DE CHAMBRE.

M. le Marquis , voici le Maître de
billard.

LE MARQUIS.

Faites-le entrer.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
LE MAÎTRE DE BILLARD.

LE MARQUIS.

QUI vous a donc permis d'avoir votre
billard ?

LE MAÎTRE DE BILLARD.

C'est Monsieur, (*en montrant Renard*).

RENARD.

Moi ? insolent !... Vous osez dire que je
vous ai donné cette permission ?...

LE MAÎTRE DE BILLARD.

Vous ne me l'avez pas donnée ;... vous me
l'avez bien vendue.

Comédie historique. 95

LE MARQUIS.

Comment ! vous auriez eu cette audace ?

RENARD.

Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai rien reçu de ce drôle-là.

LE MAÎTRE DE BILLARD.

Cela est vrai , Monsieur ; mais nous sommes convenus que je donnerais deux piéces de toile à Madame , & vingt-cinq louis pour vous... & je les ai bien donnés.

LE MARQUIS.

Vous êtes un frippon , M. Renard.

RENARD.

M. le Marquis , vous voyez bien que cette affaire regarde ma femme. Je ne me mêle pas du ménage , moi...

LE MARQUIS.

Sortez d'ici tout-à-l'heure , & n'y remettez jamais les pieds.

RENARD.

M. le Marquis !...

LE MARQUIS.

A rien ne tient que je ne vous envoie en prison. Sortez , vous dis-je. (*Au Maître de billard.*) Faites-vous rendre ce que vous avez donné.

96 Le Grand-Bailliage,
LE MAITRE DE BILLARD.

Ah ! M. le Marquis, c'est autant de perdu.
Jamais cet homme-là n'a rien rendu.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, D'OSMOND.

D'OSMOND.

EH bien, M. le Marquis, comment avez-vous été reçu à Versailles ? Très-bien, sans doute ?...

LE MARQUIS.

Je ne vous cacherai pas, mon cher ami ; que je l'ai été fort mal. Je suis dans une inquiétude mortelle ; il m'a paru que tout le système de Lamoignon crouloit, & j'attends à chaque instant de fâcheuses nouvelles.

D'OSMOND.

M. de Lamoignon n'abandonnera pas sa besogne ; on dit qu'il est ferme.

LE MARQUIS.

Cela est vrai ; mais le Ministre le plus ferme n'est pas exempt de faire une chute, & je crains que celle-là ne soit très-prochaine.

D'OSMOND.

Comédie historique. 97

D' O S M O N D.

Mais, enfin, que vous a-t-il dit ?

LE M A R Q U I S.

Il m'a dit des choses désagréables ; il a blâmé la plus grande partie de ma conduite ; Cependant, vous savez que j'ai tout fait pour le mieux.

D' O S M O N D.

Affurément, M. le Marquis.

LE M A R Q U I S.

On a trouvé fort mauvais que j'aie fait arrêter le Procureur Macaclin & l'Avocat Delannoy. On prétend qu'il n'y avait rien dans les lettres qui ont été trouvées ; & on m'a reproché cela comme une mal-adresse.

D' O S M O N D.

Il n'est pas possible, M. le Marquis !

LE M A R Q U I S.

Cela est pourtant très-vrai ; & j'ai l'ordre de les faire sortir du Vieux-Palais aussi-tôt mon arrivée.

D' O S M O N D.

Ils en sont quittes à bon marché.

LE M A R Q U I S.

Je veux leur faire valoir cela : il faut

N

98 Le Grand-Bailliage,

qu'ils croient que c'est à moi qu'ils doivent leur liberté. Le premier Président s'y intéresse, & je suis bien aise de m'en faire un ami.

D' O S M O N D.

Un pareil service mérite de la reconnaissance. J'entends bien du monde. (*Il regarde par la fenêtre.*) C'est le Grand-Bailliage tout entier.

LE MARQUIS.

Mon dieu, que ces animaux-là m'ennuient ! Je crois qu'ils sont pris d'une belle peur !... Faites-les attendre un instant ; je vais expédier les deux Lettres de cachet pour vos Prisonniers.

SCÈNE VIII.

LE LIEUTENANT - GÉNÉRAL ,
LE LIEUTENANT - CRIMINEL ,
TOUT LE GRAND-BAILLIAGE ,
D'OSMOND.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

POUVONS-NOUS voir M. le Marquis ?

Comédie historique. 99

D' O S M O N D.

Il est en affaires , & va venir dans un instant.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Monsieur , il faut que nous le voyions tout-à-l'heure.

D' O S M O N D.

Qu'y a-t-il donc de si pressant ?

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Monsieur , il nous faut main-forte. Dans un moment comme celui-ci , on peut nous assommer.

D' O S M O N D.

Je vais lui dire , Messieurs , que vous l'attendez.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Allons , Messieurs , unissez-vous à moi.



SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
LE MARQUIS, D'OSMOND.

TOUS ENSEMBLE.

AH ! M. le Marquis, vous savez le malheur
qui nous arrive ?...

LE MARQUIS.

Parbleu , l'un après l'autre, au moins..

D'OSMOND.

Silence, Messieurs.

L'AVOCAT DU ROI.

Paix donc ; laissez-moi parler... — Vous
savez , M. le Marquis , avec quelle intré-
pidité nous avons affronté les huées du pu-
blic , & quelle noble fermeté nous avons
opposée à l'Arrêté très-impertinent du Par-
lement ; nous nous flattions alors que le
grand Lamoignon triompherait de la cabale
insensée qui s'opposait à les réformes utiles...
Mais nous venons d'apprendre qu'il a été
obligé de fuir honteusement la Cour , &
qu'il s'est furtivement évadé par l'escalier

Comédie historique. 101

aux chiens... Quel présage pour nous!...
Qu'allons-nous devenir, M. le Marquis?

TOUS ENSEMBLE.

Qu'allons-nous devenir, M. le Marquis?

LE MARQUIS.

Il ne faut pas perdre courage, Messieurs.
Comment, vous pleurez-tous comme des
enfants... Allez, tout n'est pas dit; le Roi
se souviendra de vous.

V A S S E.

Vous savez, M. le Marquis, comme on
a traité l'auguste Lamoignon; traîné dans
la boue, brûlé par le Peuple!... quel sort
nous réserve-t-on, à nous, pauvres hères,
si on s'est porté à ces excès envers des
Ministres respectables?.... Qu'allons-nous de-
venir?

TOUS ENSEMBLE.

Oui, M. le Marquis, qu'allons-nous de-
venir?

V A S S E.

Le Roi nous a mis sous sa protection; nous
sommes, vous le savez, ses fidèles sujets.
Voilà le moment arrivé; l'occasion est belle:
il faut que le Roi s'illustre par quelque

102 Le Grand-Bailliage ,
signe éclatant de son autorité en notre
faveur.

TOUS ENSEMBLE.

Oui, M. le Marquis ; il faut que le Roi
s'illustre.

LE MARQUIS.

Comment, Messieurs, la première esca-
mouche vous fait peur !... Vous débusquez ,
comme la canaille, au premier coup de
fusil... Que diable voulez-vous qu'on vous
fasse ?

VASSE.

M. le Marquis, on casse mes vitres.

LE MARQUIS.

Belle misère ! Est-ce que vous n'avez
pas encore reçu quelques bons coups de
bâton?...

VASSE.

Non, Monsieur.

LE MARQUIS.

Eh bien, de quoi vous plaignez-vous
donc?...

VASSE.

On nous hue, M. le Marquis,

Comédie historique. 103

LE MARQUIS.

Ce n'est que cela ?... laissez-les faire ; tenez ferme ; allez toujours juger , & secouez les oreilles.

SACQUEPÉE.

Il nous faudra une escorte , M. le Marquis...

LE MARQUIS.

Vous vous moquez.

SACQUEPÉE.

Non , Monsieur ; sans cela , nous pouvons être assommés...

LE MARQUIS.

Quelle histoire !

VASSE.

Monsieur , il nous faut main-forte , ou nous ne sortons pas d'ici. Le Roi nous a mis sous sa protection , & je vous y forcerai bien. Nous sommes gens d'honneur ; les Lettres-patentes du 11 Août l'attestent. Le Roi ne permettra pas que vous abandonniez les meilleurs Citoyens de la Province...

LE MARQUIS.

Messieurs , je ne vous donnerai point

104 Le Grand-Bailliage,

d'escorte, & je vous prie de me laisser.

V A S S E.

Monsieur, nous en aurons, ou je vais donner un Requisitoire pour vous y contraindre. Nous sommes encore Juges en dernier ressort;... & je vais faire rendre une Sentence qui vous condamnera à nous délivrer au moins la moitié du Régiment pour notre sûreté, sauf à augmenter ou diminuer, si le cas le requiert.

L E M A R Q U I S.

Mais vous êtes fou ou imbécile !

L E L I E U T E N A N T - G É N É R A L.

Je vous assure, Monsieur, que nous courons un grand danger. Que voulez-vous que nous fassions ?...

L E M A R Q U I S.

Ma foi, cachez-vous.

V A S S E.

Non, Monsieur ; mon Requisitoire ne va pas être long. Vous allez voir beau jeu, puisque vous vous moquez de nous.

L E L I E U T E N A N T - G É N É R A L.

Paix donc, Monsieur. (*Au Marquis.*) Mais, Monsieur, il faudra bien nous remonter.

L E M A R Q U I S.

Comédie historique. 105

LE MARQUIS.

Cela n'est pas bien nécessaire. Au surplus, vous ferez comme il vous plaira. Ces gens de robe n'ont pas la moindre audace. Eh parbleu, Messieurs, un peu de honte est bientôt bue.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Monsieur, ce n'est pas le Peuple que je crains le plus: mais quand le Parlement sera rentré, nous sommes perdus, si le Roi ne nous prend sous sa protection.... Il faut passer la vivacité de M. Vasse; il a plus d'inquiétude que nous, lui. Pour moi, je n'ai pas encore eu le temps de faire grand'chose.

LE MARQUIS.

Vous me paraîsez très-raisonnable, Monsieur; je vois que vous avez un front qui rougira difficilement; vous pouvez aller loin.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Monsieur, nous comptons sur vous; donnez-nous seulement une escorte pour nous reconduire chez-nous.

LE MARQUIS.

Je vous ai déjà dit que je n'en donnerais pas, Monsieur.

106 Le Grand-Bailliage,

V A S S E.

Nous verrons, Monsieur!... le Requisitoire!
le Requisitoire!

TOUS ENSEMBLE.

Oui, nous allons faire une Sentence en
dernier ressort.

LE MARQUIS.

Je vous prie de vouloir bien me laisser
tranquille... Ces gredins-là font les imper-
tinents!...

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL.

M. le Marquis, vous nous manquez!

LE MARQUIS.

J'ai eu trop d'égards pour vous; & j'en
suis honteux. Restez ici tant que vous vou-
drez: pour moi, je vous quitte.

(Il rentre dans son appartement.)



SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
D'OSMOND.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

(*A d'Osmond.*) **P**ARBLEU, M. le Marquis nous reçoit joliment.

D'OSMOND.

Vous l'avez poussé à bout ; les grands veulent des ménagements.

L'AVOCAT DU ROI.

Les véritables grands sont polis, à ce que l'on dit...

D'OSMOND.

M. le Marquis est de la première Noblesse du Royaume, Monsieur...

L'AVOCAT DU ROI.

Il a un grand nom ; mais tout le monde sait qu'il n'est pas des bons d'Harcourt (1).

D'OSMOND.

Taisez - vous donc, Monsieur, ce n'est

(1) Voyez à la fin, note deuxième.

108 Le Grand-Bailliage ,
pas ici le lieu d'en parler aussi peu respectueu-
sement.

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL.

C'est bon pour un parasite & un bas valet
comme vous , d'avoir des égards pour qui
vous manque. Mais moi , qui ne boirai ja-
mais de son vin , je dis ce que je pense.
M. le Marquis n'est qu'un orgueilleux sans
esprit ;... il est conduit par trois fots , &
ne pouvait faire que des sottises.... Ce qui
nous console , c'est qu'il partagera notre
disgrace , & qu'il la mérite plus que nous...
vous pouvez lui dire cela de notre part....
Messieurs , sortons.

S C È N E XI.

D'OSMOND, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

En bien , nous voilà débarrassés de ces
animaux-là. Je n'ai rien vu de si pusillanime.

D'OSMOND.

Ils ont attendu votre départ pour dire
toutes leurs sottises.

Comédie historique. 109
LE MARQUIS.

Qu'ont-ils dit ?

D'OSMOND.

Je ne veux pas le dire à M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Il fallait les faire jeter dehors.

D'OSMOND.

J'allais le faire ; mais ils se sont enfui comme des voleurs.

LE MARQUIS.

J'espère ne les jamais revoir... Mais tout n'est pas dit ; mon embarras redouble, & M. le Duc de Beuvron me mande qu'il vient à mon secours.

D'OSMOND.

Comment, M. le Marquis ? qu'avez-vous à craindre ?

LE MARQUIS.

Ce que j'ai à craindre, mon cher ?... Beaucoup plus que vous ne le pensez. Le Parlement va rentrer dans peu ; & crois-tu qu'il me laisse tranquille ?...

D'OSMOND.

Un porteur d'ordres du Roi ne doit compte de sa conduite qu'à son maître.

110 Le Grand-Bailliage,

LE MARQUIS.

Tu ne fais donc pas que le Parlement de Paris vient de mander tous les chefs de la Police Militaire & civile, & qu'il veut décréter les deux Ministres.

D'OSMOND.

Diable ! cela devient sérieux. Je n'ai rien fait sans vos ordres, & j'espère que M. le Marquis me soutiendra.

LE MARQUIS.

Je ferai ce que je pourrai pour vous sauver tous, excepté ce frippon de Renard ; je ferais bien aise de voir ce gueux-là poursuivi rigoureusement : il le mérite bien.

D'OSMOND.

Comment comptez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Je veux rester ici tout l'hiver ; j'ai fait prévenir la Ville pour qu'elle me fournisse un logement incessamment ; le bon Cardinal me met décidément à la porte.

D'OSMOND.

Il a toujours voulu paraître ménager les Parlements, quand il les a vus revenir..... La Ville s'est empressée, sans doute, à

Comédie historique. 111

exécuter vos ordres.... Où allez-vous loger ?

LE MARQUIS.

Au contraire, elle ne se presse pas fort ;
& je viens de la mander pour me rendre
compte du parti qu'elle a pris.

D'OSMOND.

Croyez-vous que le Parlement vous souffre
ici ? Il a donné bien des désagréments à
M. de Berville. M. de Piségur a été obligé
de quitter ; & dans la circonstance, je crains
beaucoup.

LE MARQUIS.

Tu as tort. N'ai-je pas eu tous les ménages
possibles pour ces Messieurs ; &
d'ailleurs j'en connais plusieurs qui me ver-
ront avec plaisir.

D'OSMOND.

Je ne le crois pas , M. le Marquis : je
suis persuadé , au contraire , que pas un d'eux
ne viendra chez vous : ce serait un moyen
infaillible pour se faire chasser de la Com-
pagnie. Vous ne les connaissez pas comme
moi....

LE MARQUIS.

Le Président Bigot est bien venu voir
M. le Duc de Beuvron & moi le 9 Mai.
Crois-tu qu'il soit plus réservé en ce moment ?

112 Le Grand-Bailliage,
D'OSMOND.

Je n'en fais rien ; mais je suis persuadé
que sa Compagnie lui en aura su mauvais
gré.

LE MARQUIS.

Au surplus , il y a de la Noblesse ici.

D'OSMOND.

Elle est liée avec le Parlement , & il n'y
faut pas beaucoup comprendre.

LE MARQUIS.

Tout cela s'arrangera.

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
LE GREFFIER DE LA VILLE.

LE MARQUIS.

QUE voulez-vous , Monsieur ?

LE GREFFIER.

Monsieur , la Ville m'envoie vous rendre
compte des démarches qu'elle a faites.

LE MARQUIS.

Hé bien , où est mon logement ?

D'OSMOND.

Comédie historique. 113

LE GREFFIER.

Ces Messieurs n'ont encore rien trouvé
qui leur convienne.

LE MARQUIS.

Il me semble, Monsieur, que la Ville
met bien de l'indifférence dans l'exécution
de mes ordres.

LE GREFFIER.

M. le Marquis, la Ville a fait ce qu'elle
a pu pour exécuter les ordres du Roi; mais
cela ne lui a pas été possible; les logements
ne se trouvent pas si facilement.

LE MARQUIS.

Il faut pourtant que je sois logé, &
dans peu de jours; la Ville s'arrangera
comme elle pourra.

LE GREFFIER.

Monsieur, la Ville m'a chargé de vous
proposer de continuer de vous payer les
cinquante écus qu'elle vous donne par mois
pour votre logement.

LE MARQUIS.

Dites-lui que je veux être logé, & que
je suis très-mécontent de sa lenteur. Elle
peut bien demander un ordre pour prendre
un hôtel convenable.

114 Le Grand-Bailliage,
LE GREFFIER.

Monsieur, je ne crois pas que la Ville demande un pareil ordre. Si elle le reçoit, elle verra si elle doit l'exécuter.

LE MARQUIS.

Parbleu, il le faudra bien. Je vais à l'instant faire écrire au Ministre pour qu'on l'envoie.

SCENE XIII.

D'OSMOND, LE GREFFIER DE LA
VILLE.

D'OSMOND.

PRENEZ-Y garde ; M. le Marquis pourrait se fâcher.

LE GREFFIER.

Je crois que ces Messieurs n'en ont pas peur.

D'OSMOND.

Enfin, il est indispensable que M. le Marquis ait un logement. Il vaudrait mieux que cela se fit de bonne grace.

Comédie historique. 115

LE GREFFIER.

Il y a des appartements si commodes dans le Vieux - Palais , Monsieur ; que M. le Marquis ne s'y loge-t-il.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

FLAMBARD, D'OSMOND.

FLAMBARD.

MONSIEUR, voici M. de Beuvron qui arrive. Voulez-vous bien prévenir M. le Marquis ?

D'OSMOND.

C'est bon.

SCÈNE XV.

LE DUC DE BEUVRON ,
LE MARQUIS, D'OSMOND.

LE DUC.

LES choses font bien changées , Marquis, depuis que je vous ai quitté.

116 Le Grand-Bailliage ,

LE MARQUIS.

Cela est vrai , M. le Duc ; nos espérances
se sont évanouies.

LE DUC.

Qui aurait pu prévoir un bouleversement
si soudain ? Je vous avoue qu'en vous lais-
sant ici , j'avais regardé votre avancement
comme certain... J'en avais la parole de
M. le principal Ministre.

LE MARQUIS.

J'ai eu bien du mal à tout contenir ici.

LE DUC.

Votre conduite n'a pourtant pas été gé-
néralement applaudie.

LE MARQUIS.

Je n'ai fait qu'exécuter les ordres du
Roi.

LE DUC.

Vous avez fait bien des âneries en matière
de Police.

LE MARQUIS.

J'en suis bien aperçu ; elles m'ont
donné de la tablature.

LE DUC.

Je crains le Parlement ; c'est maintenant
un corps bien puissant & bien dangereux.

Comédie historique. 117

Vous savez tout ce qu'à fait celui de Paris ; il est probable que celui-ci imitera son exemple. Les Corps aiment les coups d'autorité.... N'avez-vous entendu parler de rien ?

LE MARQUIS.

Non , Monsieur ; mais que puis-je redouter ? je ne dois compte de ma conduite qu'au Roi.

LE DUC.

Cela est vrai ; mais si le Parlement vous mande , il faudra que vous partiez ; car il ne faut pas s'exposer à un éclat.

LE MARQUIS.

Que pourrait-on me reprocher?... N'ai-je pas dû faire exécuter les ordres du Roi ?

LE DUC.

Sans doute ; mais vous avez , à ce qu'on m'a écrit , outre-passé de beaucoup les ordres. Ne pourrait-on pas vous reprocher l'enlèvement du Portier de M. de Belbeuf & celui du sieur Boissière, Clerc de M. Lanon Fainé , Procureur ? Vous avez pris cela sur vous. Fallait-il les mettre au pain & à l'eau , & leur faire payer leur dépense ? Aviez-vous des ordres de laisser étouffer M. Ma-

118 Le Grand-Bailliage,

caclin, en ne lui donnant que trois poudres d'air, dans une chambre très-étroite & dans une saison très-chaude? Tout cela, mon cher, sont des abus d'autorité. Je sens bien qu'il fallait effrayer, & sur-tout empêcher le débit des libelles; mais le Parlement n'acceptera pas votre excuse.

LE MARQUIS.

Vous m'effrayez, M. le Duc, & je commence à croire que je ne suis pas en sûreté ici. Au surplus, j'y commande les armes, ainsi, avec mes grenadiers, je n'ai rien à risquer.

LE DUC.

C'est encore un de vos torts auprès du Parlement. Il pourrait bien vous demander compte de votre conduite sur cela; votre brevet n'a pas été enregistré, & il ne reconnaît pas votre qualité. Si on vous rendait responsable des émeutes que votre bévée a occasionnées, il ne ferait pas trop facile de vous en tirer. Savez-vous que vous avez exposé la Ville au pillage, par cette sottise-là?...

LE MARQUIS.

Je l'ai réparée dès le lendemain.

Comédie historique. 119

LE DUC.

Vous avez eu un second tort : c'eût été bon , si le pain avait dû effectivement diminuer. Mais puisqu'il fallait l'augmenter , il aurait été plus sage de laisser les choses comme elles étaient. Il faut que le Peuple de cette Ville soit bien tranquille , pour ne s'être pas soulevé.

LE MARQUIS.

Au surplus , il n'y a eu personne de tué.

LE DUC.

Tant mieux.... Mais n'y a-t-il pas eu un malheureux flétri ? C'est vous qui en êtes la cause. Le Parlement pourrait bien vous rendre garant des réparations que cet homme obtiendra peut-être.

LE MARQUIS.

J'espère, M. le Duc , que vous me tirez de ce mauvais pas. Je ne connais pas les Loix , moi.... je mène tout cela militairement.

LE DUC.

C'est la faute de votre expérience. Je me repens bien maintenant de vous avoir laissé ici ; ce n'est pas pour le mal que vous y

120 Le Grand-Bailliage,

avez fait : au fond , c'est une misère ; mais cela pourrait vous faire beaucoup de tort dans l'esprit de la Noblesse même. Mon chemin est fait à moi , je n'irai pas plus loin ; mais le vôtre ne l'est pas , & je crains que vous ne soyez échoué.

LE MARQUIS.

Les sujets ne doivent-ils pas obéir au Roi ?

LE DUC.

Oui, Monsieur ; mais dans cette circonstance-ci , la résistance a été générale ; & quand tout le monde a tort , tout le monde a raison.

LE MARQUIS.

Je compte bien rester ici, pourtant. Ne m'avez-vous pas écrit que le projet était qu'il y eût toujours un Commandant militaire dans les Villes de garnison ? J'attends mon brevet, & la Ville est déjà prévenue de me chercher un logement convenable.

LE DUC.

Vous allez un peu vite en besogne , & ne réfléchissez pas assez. Je crois qu'il faut que vous partiez sur le champ. Vous n'êtes pas

Comédie historique. 121

pas assez adroit pour tout concilier; je ne fais pas comment vous faites; vous n'êtes pas méchant: cependant, personne ne vous aime. Vous savez qu'à Caen tout le monde vous déteste. Au surplus, je vais rester ici encore quelque temps; &, quand tout sera appaisé, vous pourrez y revenir: cependant, je doute qu'on vous y voie jamais de bon œil.

LE MARQUIS.

On est donc bien injuste; car il me semble que j'ai mis le plus de modération & de procédés qu'il soit possible dans tout ce que j'ai fait.

LE DUC.

Donnez des ordres pour votre départ; je viens de faire prévenir le premier Président, que je prendrai séance au Parlement: il faut bien réparer un peu vos étourderies.

LE MARQUIS.

Si je pars, n'aurai-je pas l'air de fuir?

LE DUC.

Qu'importe, il faut partir, & sur le champ...

Q

122 Le Grand-Bailliage ;

Mais , toutes réflexions faites , je n'irai point au Parlement ; j'aurais là de trop rudes camouflets à supporter : j'aime mieux les voir venir. Laissez ici Madame la Marquise & ses enfans ; je n'ai personne à voir , & elle me tiendra compagnie. (*A d'Osmond.*) Chevalier , tâchez de savoir ce qui se passe au Palais.

D' O S M O N D.

M. le Duc , aucuns de nos Emissaires n'osent en approcher de trois cents pas.

L E D U C.

Il faut pourtant faire en sorte de vous en instruire... Allez-y vous-même.

D' O S M O N D.

Moi , M. le Duc ? je m'en donnerai bien de garde. Vous ne savez pas comme on y est acharné contre moi.

L E D U C.

Faites votre possible , Chevalier. J'ai bien hâte d'avoir tout terminé , & d'être loin d'une Ville où je n'aurai que des dé-

Comédie historique. 123

sagrémens. Je vais faire mes dispositions pour la quitter dès que je le pourrai.

Fin du troisieme & dernier Acte.

NOTA. L'Auteur a cru devoir présager un événement qui ne peut être long-temps retardé... Il n'y a insensibilité qui tienne contre le mépris public & l'abandon général. Le Marquis d'Harcourt fera bien d'aller se cacher dans quelque coin, où le bonheur d'être inconnu lui fera trouver quelques visages qui pourront passer près de lui, sans se détourner avec indignation.



Notes.

I. CECI rappelle une anecdote fort piquante, qui prouve l'intelligence du personnage : le sieur de Beaunay , Président au Bailliage. Il recueillit fort bien les avis ; mais quand il fut question de prononcer la Sentence, la mémoire lui fit faux-bond. Un de ses Confrères le souffla, & il répéta assez bien d'après lui : *Les Parties appointées en faits contraires ; pourquoi icelles renvoyées devant un Commissaire.* Il fallait le nommer ; le Confrère, officieux, dit tout bas : nommez-le. Le sieur de Beaunay, comme un autre petit Jean, continue : *nommez-le* Nommez le Commissaire, lui dit l'autre. *Nommez le Commissaire*, reprend le sieur de Beaunay. Pour rendre cette scène plus plaisante, il fallait des Dandins.... Hé bien, on assure qu'il n'y en manquait pas.

II Il faut se donner de garde de confondre, par la similitude des noms, les d'Harcourt dont il est question dans cette Comédie, avec une famille véritablement

illustre, qui a tiré son nom du Bourg d'Harcourt dans le Comté d'Evreux, dont les biens sont passés dans la maison de Lorraine, & sont possédés par M. le Prince Lambesc, Duc d'Elbeuf. — Celle-ci est de Normandie aussi, mais infiniment moderne : c'est en 1700 que la Terre de Thury a été érigée en Duché sous le nom d'*Harcourt*, & en Pairie en 1709. Cette famille est connue par des actes d'une grande prudence. On en trouve la vraie origine dans un Mémoire curieux, présenté au Régent en 1716, par le Parlement de Paris, qui contestait les prétentions ridicules des Ducs & Pairs. Voici comme il s'y exprime sur la Maison d'Harcourt :

» Le Duc d'Harcourt sort d'un bâtard
» d'un Evêque de Bayeux. Jean d'Harcourt-
» Beuvron était Juge ou Vicomte de Caen,
» en 1551. Son fils fut du nombre des jeu-
» nes enfants de la Bourgeoisie, choisis pour
» jeter des fleurs à l'entrée de François
» premier en cette Ville-là, comme on le
» voit dans les Antiquités de *Bourgueville*. «



Avis de l'Editeur.

On m'a fourni une très-grande quantité de notes sur les Personnages de cette Comédie ; mais je ne suis pas méchant ; & je crois que le Public les trouve déjà assez notés.

fin.

Errata.

PAGE 45, ligne 10, HAVAS , lisez
VASSE.

Page 47, ligne premiere, ...Que tout ceci
est calme? effacez ceci.

NOTA. Il ne faut pas confondre les deux
SACQUÉPÉE qui paraissent dans cette Pièce ,
l'un *Avocat du Roi* , & l'autre *Conseiller*. Ce
dernier ne commence à parler qu'à la Scène IV
du III. Acte.

THE [illegible] OF [illegible]

1871

BY [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

